

**SYLVIA ROZELIER**

**DEUX HEURES**

*roman*



**LE PASSAGE**

*À ma fille, Camille*

Couverture : Julien Levy – Photographie Éric Tabucchi

© Le Passage Paris – New York Editions, 2006

*C'est dans un appartement parisien, la décoration est soignée, étudiée, on pourrait dire féminine. Les murs sont blancs, sauf dans le salon, celui du fond est vert. Le vert absinthe, presque jaune, capte le soleil. Il y a peu d'objets, des livres sur des étagères et des photos. En noir et blanc sous cadre, le même visage d'enfant à des âges différents. Plus loin, un agrandissement couleur, deux fillettes jouent au bord de l'eau. La petite placée derrière reproduit le geste de la grande. On peut supposer qu'elles sont sœurs.*

*L'appartement est celui d'une femme, d'une mère, d'une fille, d'une des sœurs.*

*C'est le matin très tôt, tout est calme, alanguï. On n'entend aucun bruit du dehors. Dans la chambre du fond, la chambre donne sur cour, un homme et une*

*femme dorment, ils ne savent pas encore. Ils sont dans l'insouciance du sommeil, du drame advenu qui va les prendre et qu'ils ne connaissent pas. Ils sont dans cette croyance mensongère. Leurs corps enlacés, la jambe de la femme légèrement en retrait cherche le frais loin de la chaleur de l'homme. Sur le sol, les vêtements de l'homme, ceux de la femme, on ne les voit pas. Ils sont amants. Dans l'appartement, à droite en entrant, une chambre d'enfant, l'enfant des photos.*

*La femme est mère de l'enfant, l'homme n'est pas le père donc.*

*Au loin, la sonnerie d'un téléphone retentit. L'homme et la femme ne semblent pas l'entendre d'abord. Puis, les corps remuent, se collent comme s'ils ne voulaient pas s'extraire de cette nuit qui les a unis et qui va finir bientôt. Déjà, elle est finie. La sonnerie reprend, la femme s'élançe.*

*Sa course s'est arrêtée dans la cuisine. D'une main elle tient le téléphone contre son oreille, de l'autre, elle attrape un long gilet noir, le passe sur son corps nu. Elle écoute la voix et soudain son visage se contracte, son air devient grave. Ses lèvres forment un mouvement léger,*

*c'est à peine si elle parle, on la dirait mâchonnant pour elle-même. Elle raccroche et à nouveau c'est le silence.*

*Elle ne rejoint pas l'homme. Dans la cuisine, elle demeure, debout, le regard comme perdu vers l'extérieur. On peut supposer qu'elle sait maintenant. L'homme non, il n'a pas bougé.*

8 : 44

Tu entends comme un bruit. Le bruit lointain, étouffé, vient du fond de l'appartement.

Peut-être est-ce celui d'un téléphone ou aussi bien d'un jouet de l'enfant, l'un de ces Tamagoshi qui crieraient famine, échoué sur le parquet de sa chambre?

Peut-être, tu ne sais pas.

Tu consultes le réveil, il marque neuf heures moins le quart, tu te pelotonnes contre l'homme dans le lit.

8 : 45

Le bruit encore, une insistance.

Tu écoutes, cette fois tu en es sûre, c'est ton téléphone.

Tu penses à ton enfant, tu bondis.

Les membres lestes et souples, tu bondis vers l'appel de ta chair.

Tu ne penses pas qu'à cette heure il est impossible qu'elle t'appelle, qu'elle doit être dans l'avion qui la ramène d'Égypte, tu ne le penses pas.

« Maman. » Le mot résonne en toi de toute sa puissance d'évocation. Le mot suave, la voix enfantine ourlée, tiède. Tout est dit.

Tu penses à elle, tu t'élances vers la vie, la joie, les rires.

8 : 46

C'est le matin de vos retrouvailles. Toi la mère, elle l'enfant, ta toute petite fille.

Une promesse d'avenir, de baisers, de caresses et de câlins. D'amour.

Tu t'es endormie sur cette échéance de bonheur, l'enfant va rentrer de ses vacances avec son père. Une semaine sur deux, garde alternée c'est le principe, c'est désormais sa vie fragmentée entre vous, les parents séparés. Déjà si tôt, l'enfant si petite. Tu ne veux pas y penser, trop absurde. Un accident

dont tu as appris à remiser la blessure. De cet amour mort prématurément, tu ne veux garder que la face lumineuse, ce qui lui survit, votre enfant. Ce matin, tu ne penseras pas au passé gâché, à tout ce qu'il t'impose toujours de renoncement, non, ce matin tu ne vis que pour la revoir bientôt.

8 : 47

Tu décroches le téléphone. La voix de ta mère dans le combiné, sa voix lente, altérée déjà menace tes projets de bonheur. À quelle heure rentre l'enfant ? Tu ne comprends pas sa question. Quelle heure est-il, tu demandes. Elle ne veut pas t'inquiéter. À quelle heure rentre l'enfant, elle répète. Tu les connais ses précautions, elle ne te réveille quand même pas un samedi matin à l'aube pour ne pas t'inquiéter ? Dis petite maman, ne serait-il pas possible, rien qu'une fois, une toute petite fois seulement que tu oublies la noirceur de la vie, rien qu'une fois m'en dispenser ? Que se passe-t-il cette fois, l'oncle Jean agonisant, la tante Christiane déjà froide ? Tu ironises. Et déjà tu regrettes mais qu'y faire ? Aucune résolution ne sert, aucun beau serment. Plus tu réprimes, plus les mots s'échappent, jaillissent trop brusques,

méchants quand tu les voudrais les plus tendres, les plus neutres.

Elle dit non, je t'en supplie ne parle pas comme ça. Elle sait ta colère, elle ne s'offusque pas, ce matin, elle accepte, elle ne compare pas ton cynisme à celui tant éprouvé de ton père. Ce matin, elle est différente, presque gênée, conciliante.

D'accord, d'accord, tu ne diras plus rien c'est promis, que se passe-t-il ?

Elle se force. Sa parole laborieuse, hésitante, elle explique du plus calmement qu'elle peut. Elle explique qu'un avion s'est écrasé aux premières heures du jour, peu après le décollage, en Égypte, une station balnéaire sur les bords de la mer Rouge. À quelle heure devait rentrer l'enfant ?

Elle conjugue l'enfant au passé. Tu entends. Catastrophe aérienne, ton enfant dans la carlingue, la carlingue au fond de la mer. Tu comprends et tu refuses. Tu cherches dans ta tête, en même temps que le moyen de contenir son grand malheur, les mots qui l'apaiseront. Tu la sens fébrile, au bord des

larmes. Tu ne supportes pas ses larmes si promptes, une mère ne pleure pas ! Tu lui en veux, tu t'en veux de lui en vouloir. Tu as mal pour elle, mal pour toi, tu ne peux pas t'empêcher d'avoir mal et de lui faire du mal. Entre vous, l'histoire sans fin, mère-fille le couple réversible qui n'arrive pas à sortir de la révolte.

Elle t'agace. L'heure exacte, tu ne sais plus, il faut que tu vérifies, tu la rappelleras. La rappeler, combien de fois cette promesse non tenue ? Mais ce matin, tu le feras, tu n'es pas machiavélique, tu ne joueras pas avec ses nerfs.

8 : 48

Voilà. Tu es seule dans la cuisine, tu perçois le silence, palpable dans l'air. Et soudain tu ressens comme une césure, une frontière que tu aurais traversée imperceptiblement, qui te couperait du monde pour te rendre à ton propre silence. Tu es dedans prise au piège. Déjà, il est trop tard.

Un avion écrasé, les battements de ton cœur se sont accélérés. Tu écoutes, le rythme est saccadé,

celui d'une bête traquée. Sous les côtes tu ressens un poids lourd. Tu prends une grande respiration, tu expires, la sensation s'amplifie, le froid augmente dans ton ventre.

Voilà, tu es seule et démunie.

8 : 49

Tu ne sais pas comment te tenir. Quel geste pour tromper l'attente?

Tu regardes au-dehors, tu cherches un point à fixer, un point de fuite.

Tu vois le jour déjà levé, le soleil haut dans le ciel.

La lumière radieuse, le froid est pur et sec.

C'est l'hiver, l'hiver froid et glorieux de janvier.

C'est une belle journée, de quoi sera-t-elle écrite?

8 : 50

Ta présence t'apparaît dérisoire, les pensées qui s'enchevêtrent auxquelles il ne faudrait pas céder. Mais comment résister?

Tu te tiens là dans cette cuisine hostile.

Le carrelage glacial sous les pieds, l'endroit exigu peu accueillant, tu te tiens dans la soudaineté d'un réveil que tu n'as pas désiré, dans les prémices d'un drame dont tu ne voudrais pas te soucier et qui a commencé malgré toi de te ronger.

Le drame, tu ne le mesures pas, tu sais seulement qu'il existe quelque part, peut-être pour toi. Déjà dans ton corps les palpitations, le tremblement de ta jambe. Tu poses ton pied bien à plat sur le sol, tu maintiens ta jambe avec la main, elle s'agite de plus belle. Tu renonces.

8 : 51

Et puis non, ça ne prouve rien un avion, il en décolle tous les quarts d'heure dans cette région du globe, ce ne serait quand même pas de chance si... Si quoi? La roulette russe, jeu de hasard, tu ne crois pas au hasard.

Ta mère et ses angoisses, à force, ne doivent plus te bouleverser. Trop de mises en garde, trop de périls annoncés, dès le plus jeune âge, contre les vilains

messieurs voleurs de petites filles, les épidémies de grippe, les microbes, les cyclones, les romanichels des roulottes, les pédophiles aux aguets. Le viol surtout la fascine, le salaud tapi au coin du bois, guettant la proie, l'oie blanche, sa fille. Aujourd'hui encore, à plus de trente ans, quand il t'arrive de sortir le soir, elle t'encourage : « Fais attention de ne pas te faire violer. » Le danger permanent, son monde cataclysmique et menaçant n'existeront plus pour toi. Jamais. Sa litanie du malheur, tu t'en méfies, une carapace contre la tragédie et le spectacle des larmes. Tu gagnes chaque jour un peu plus le droit de vivre.

Tu ne veux pas lui ressembler, tu t'en garderas pour l'enfant. Ton enfant, elle n'a pas le droit de lui ravir sa part de rêve, sa part d'enfance, non elle n'a pas le droit. Non, ce matin tu n'auras pas peur, tu ne la laisseras pas gâcher la douceur de cette attente.

8 : 52

Elle va revenir, tu le sais. Tu ouvriras grand les bras pour la recevoir. Elle se jettera avec la confiance de l'enfant aimée, attendue, la confiance de l'enfant

qui se sait un cadeau de la vie. Tu basculeras en arrière sous son poids, vingt-trois kilos de chair et de vie, vingt-trois kilos de jouvence, tu l'emporteras sous le regard du père attendri.

Elle t'a téléphoné de là-bas. Tu te souviens de sa joie, de son excitation à te raconter un peu des moments qu'elle vit en dehors de toi, ta part manquante. Espaces blancs entre vous qu'elle remplit : Tu sais quoi maman, hier, on a pris un gros énorme 4 x 4 et on a mangé du chameau dans le désert avec les Indiens. Tu as rectifié : Les Bédouins dans le désert, mon trésor, du moins ce qu'il en reste. Même de loin, tu ne peux t'empêcher de verser dans la pédagogie. Dans la remontrance aussi. Qu'est-ce qu'il lui resterait à découvrir plus tard si elle avait déjà tout vu à cinq ans ? Tu te parlais à toi-même, il aurait fallu le dire à quelqu'un d'autre. Elle déjà habituée, elle avait changé de sujet :

« Dis maman, est-ce qu'il est revenu à la maison le lutin bleu, tu sais celui qui fabrique les rêves ?

– Le lutin bleu ? Oui, j'allais oublier de te raconter. C'était il y a quelques nuits de cela, il est venu sans

bruit et s'est assis au bord de mon lit. Un moment, son costume était d'un bleu si sombre que j'ai bien failli le confondre avec Martha-blue-sky la sorcière...

– Et alors, qu'est-ce qu'il t'a dit le lutin ?

– Chut, c'est un secret, il ne faut pas le répéter, le lutin serait très fâché s'il l'apprenait.

– Je répéterai pas maman, c'est promis, alors c'est quoi son secret qu'il t'a dit le lutin ?

– Il m'a dit, qu'est-ce qu'il a bien pu me dire... Ah oui, c'est ça, un vrai secret, il m'a dit de te dire que ta maman t'aime *très* fort.

– Ben je l'sais qu'tu m'aimes, c'est pas un secret ça ! »

Elle était déçue. Question surprise, elle préfère les Kinder. Elle était un peu vexée aussi de s'être laissé prendre au piège, elle te connaît pourtant, elle aurait dû se douter. Toi tu avais fait mine de t'étonner :

« Ah bon, comment tu le sais, toi aussi tu as reçu la visite du lutin bleu ?

– Non, maman, je l'ai lu dans le journal de papa. »

Elle t'avait bien eue, elle n'était pas peu fière, elle

était partie d'un grand éclat de rire. Toi avec elle, vous deux dans le rire. Votre façon de vous réunir à distance, d'être complices.

« À demain maman.

– Oui à demain mon cœur. »

8 : 53

C'est aujourd'hui demain et soudain tu n'es plus sûre.

Tu l'as entendu l'horaire. Ta mère, elle a bien dit que l'avion s'était écrasé à cinq heures moins le quart, quelques secondes après le décollage ?

Alors, tout te revient, d'un coup, très précisément même.

Le père la veille au téléphone, il te prévenait : On décolle cette nuit, cinq heures moins le quart, heure locale, c'est très tôt. Ne prévois rien demain avec la puce, elle sera crevée... Ne viens pas nous chercher, le temps de récupérer les bagages, on ne sera pas chez toi avant dix heures et demie, j'apporterai les croissants.

Alors quoi ?

Le même horaire, le même avion ?